

Entre empathie et critique

Parti pris : idéologies et littérature, de Robert Major, Éditions Nota bene, « visées critiques », 492 p.

Michel Nareau

Number 246, Fall 2013

Actualité de *Parti pris*

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70148ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nareau, M. (2013). Entre empathie et critique / *Parti pris : idéologies et littérature*, de Robert Major, Éditions Nota bene, « visées critiques », 492 p. *Spirale*, (246), 48–50.

Entre empathie et critique

PAR MICHEL NAREAU

PARTI PRIS : IDÉOLOGIES ET LITTÉRATURE

de Robert Major

Éditions Nota bene, « visées critiques », 492 p.

La grève étudiante de 2012 a été une nouvelle occasion de constater la prégnance du maillage entre engagement social, littérature et identité québécoise. Si l'événement « Nous » a été un des foyers rassembleurs du soulèvement populaire de 2012, il a aussi permis de reconsidérer l'actualité d'une question essentielle : que peut la littérature ? La question est cruciale, parce qu'elle engage la communication des auteurs, lecteurs et institutions autour des formes de savoir et d'agir qui découlent de l'écriture, de la prise de parole. Si on remet souvent en cause la performativité immédiate de l'œuvre littéraire, les modalités permettant de médier la création et de lui donner une résonance dans le cadre social demeurent l'objet de nombreux discours, tant théoriques que pratiques. La réédition de l'essai de Robert Major, *Parti pris : idéologies et littérature*, paru initialement en 1979 et augmenté d'une préface de Marie-Andrée Beaudet, nous place au cœur de cet enjeu, dans la mesure où l'impact de la revue *Parti pris* est analysé et pondéré à partir de l'intention révolutionnaire de l'équipe éditoriale.

LIEU DU LITTÉRAIRE

Parti pris, c'est la grande revue des années 1960, le lieu d'énonciation le plus cohérent du projet qui radicalise la Révolution tranquille en faisant ressortir le désir d'un état indépendant, laïc et socialiste pour le Québec : « À un moment charnière de l'histoire du Québec, [la revue] a non seulement exprimé les exigences de la gauche avec force et, occasionnellement, avec brio, mais aussi avec intransigeance, les portant à leur aboutissement logique : la révolution. Cet aboutissement était précisément cela : le point terminal d'une évolution idéologique essentiellement québécoise. » Cette démarche redéploie le néonationalisme à la sauce de la décolonisation, tout en instaurant dans les lettres la notion de littérature québécoise moins comme corpus que comme horizon d'intelligibilité d'un avenir à fonder sur une prise de parole nouvelle. *Parti pris* est un moment-clé de l'histoire des idées au Québec, une intervention sociopolitique majeure. La revue et la maison d'édition ont contribué aux transformations esthétiques, discursives et institutionnelles qui ont assuré le passage entre

la défense d'une identité culturelle minoritaire et l'affirmation d'une identité majoritaire, certes aliénée, mais désireuse de se donner les moyens politiques pour se déployer. Si le radicalisme, l'intransigeance, la singularité de la revue ont provoqué deux réactions opposées — mythification de l'aventure ou paternalisme devant le brouhaha d'une jeune génération impatiente —, l'essai de Major a le grand mérite de poser un regard sérieux sur les enjeux pratiques et théoriques développés par ces littéraires qui veulent faire la révolution sans savoir exactement le rôle qu'ils entendent donner à leur première passion dans cette entreprise de transformation du Québec. Dans sa préface, qui retrace la portée de l'essai et de la revue pour les temps présents, Marie-Andrée Beaudet note de belle façon l'équilibre maintenu par Major : « Dense, informée et rigoureuse, [l'étude de Major] conjugue, ce qui est rare, une approche éminemment critique — et revendiquée comme telle — et une lecture empathique, voire admirative. Cet étonnant mélange de distance et de proximité dote l'argumentation d'une efficace particulière, tout en contribuant à établir une relation de proximité avec le lecteur. La voix qui nous parle, voix toujours soucieuse de respecter les conditions d'un examen rigoureux et objectif, reste une voix personnelle, engagée dans son propos et, d'une façon, dans son objet d'étude. »

Prendre pour objet l'ensemble du discours partipriste, lui donner sa cohérence, son intelligibilité, restituer ses débats à la lumière des enjeux qui lui étaient contemporains, c'est se placer dans une position qui ressemble à celle du spectateur de la série 24 : l'insurrection est appréhendée, elle est imminente, les actions s'effectuent dans une urgence qui est génératrice d'interventions opérantes qui renforcent la lecture initiale de la situation. Major restitue très bien ce postulat révolutionnaire de la revue, ce qui lui permet d'ouvrir un horizon à partir duquel la lecture qu'il effectue des interventions des auteurs de la revue est marquée par la situation sociale, les influences idéologiques de la période et les affinités, voire les usages, que les situations étrangères répercutent au Québec. C'est donc pour rendre compte de la cohérence de la revue, qui a été active de 1963 à 1968, que Major s'attache à cerner les trois grandes composantes idéologiques qui orientent

la lecture québécoise de *Parti pris* : le marxisme-léninisme, le socialisme décolonisateur et l'existentialisme sartrien.

Major prend initialement soin de placer le développement de la revue dans le cadre des idéologies québécoises, en suivant la cartographie historique proposée par Marcel Rioux. Une fois ce jalon posé — qui situe le périodique dans le sillage de la Révolution tranquille —, l'auteur s'écarte du cadre québécois pour placer *Parti pris* dans une optique internationale. Les trois inspirations explicitement revendiquées par les animateurs (marxisme, décolonisation, existentialisme) sont alors présentées de manière à montrer, d'une part, comment la revue s'en réclame et, d'autre part, comment elle a utilisé ces grands schèmes interprétatifs du social et du culturel (de façon conforme ou non aux principes qui les ont fondés). En s'attardant au sérieux avec lequel les animateurs convoquent les sources, Major met en partie la revue à la remorque d'idées venues d'ailleurs, sans insister assez, à mon sens, sur la manière dont la question du Québec, avec son aliénation, est comprise par l'amalgame de ces trois mouvements de la gauche occidentale, dont les positions ne sont pas aussi facilement conciliables qu'elles paraissent aux premiers abords.

LA LITTÉRATURE EN ACTES

Le travail de Major sur l'idéologie partipriste lui permet ensuite de saisir avec subtilité la place qu'occupe la littérature dans ce projet révolutionnaire. Si la littérature est liée à la compréhension de l'aliénation québécoise — par le nécessaire dévoilement d'une situation misérable, voire mortifère —, elle ne va quand même pas de soi. La valse-hésitation de Gaston Miron et d'Hubert Aquin, des collaborateurs de la revue, est connue, mais si le travail littéraire est mis au second plan, derrière les enjeux directement politiques, *Parti pris* n'a pas refusé la littérature. Major montre bien comment la prise de parole — l'affirmation qu'elle permet, le dévoilement qu'elle provoque — demeure une constante de la revue, malgré le malaise provoqué par la position énonciative privilégiée des auteurs : « *Que l'écrivain soit prévenu contre la littérature, soit, mais il doit écrire néanmoins. L'œuvre sera un cri, un hoquet, un blasphème, elle sera syphilitique, mais elle dévoilera l'homme québécois et participera ainsi à sa création.* »

Après avoir abordé la perspective qui place la littérature comme étant le reflet d'une situation à changer (le lecteur faisant face au choc d'une réalité souvent voilée par le discours d'entérinement de la domination), l'essai de Major tente de voir de quelle manière la pratique du dévoilement trouve à s'articuler dans la critique littéraire produite dans la revue, puis dans la création publiée autant par le périodique que la maison d'édition qui l'accompagne. Ces deux parties sont riches, marquées par une lecture informée, critique, mais nuancée des productions partipristes où les faiblesses de l'argumentaire littéraire de la revue sont mises de l'avant, mais en les présentant au sein d'une discussion plus large sur la place de l'engagement, de la récupération et des médiations

entre politique et littérature. Dans ces sections, la dimension diachronique de la revue, avec ses autocritiques et ses changements de direction, est davantage prise en compte, notamment à travers les rapports tendus entre les critiques « attitrés » de *Parti pris* et la direction. Si André Brochu, le critique le plus vif et perspicace de la revue, a cherché à inscrire la production littéraire québécoise dans un horizon interprétatif — pour que les continuités et les ruptures soient perceptibles et en mesure d'alimenter la prise de conscience collective —, le travail critique subséquent s'est éloigné des axes de discours de la revue, ce qui a eu pour effet d'empêcher l'élaboration d'une véritable réflexion sur le savoir littéraire, contrainte qui a pesé par la suite sur la production littéraire de *Parti pris*, jugée par Major assez inégale et sans direction claire.

La maison d'édition *Parti pris* a commencé à publier tôt après les débuts du périodique, mais l'expérience de l'éditeur s'est poursuivie une fois que la revue a cessé de paraître, signe que l'offre littéraire a eu un écho. Major opte pour l'examen exclusif des titres parus durant la période 1963-1968, pour montrer la cohérence entre les deux lieux d'édition, ce qui fait en sorte qu'une part du travail de l'éditeur est laissée de côté. Un examen de l'ensemble des parutions aurait permis de mieux cerner la singularité de l'écriture partipriste. Major s'intéresse davantage à la prose qu'à la poésie dans son essai (la section sur Gérald Godin et ses *Cantouques* est trop mince), ce qui lui permet d'affirmer que sur le plan de la structure et de la thématique, les œuvres littéraires de *Parti pris* ont deux versants. D'un côté, elles rendent compte du mal-être québécois, en montrant — par un usage appuyé d'images de pourriture — la misère, la solitude, l'errance, la violence, l'incapacité à se dire de personnalités dégradés, exploités. C'est le dévoilement sartrien qui organise ce portrait très sombre. Rien n'indique une voie permettant de sortir de cette misère à l'intérieur des œuvres, souvent parce que le point de vue est celui d'un protagoniste aliéné et incapable de prendre conscience des mécanismes de sa soumission. L'usage du joul, élément-clé du discours littéraire de *Parti pris* comme moment politique d'une dialectique de la libération, sert à appuyer l'effet de cloisonnement recherché. De l'autre, on vise à créer un effet communautaire par l'affirmation d'une nouvelle identité, souvent trouvée dans le déplacement, la métamorphose hors de son milieu. Cette seconde option est jugée de manière très favorable par Major, même si les analyses qu'il fait tendent à montrer une affirmation davantage personnelle que collective. Le joul, utilisé dans cette perspective, fonde la singularité de la collectivité, dans une démarche centrée sur une complicité avec le lectorat, alors que la première perspective cherchait davantage à le bousculer.

La réflexion ensuite esquissée sur l'ironie et le sarcasme comme traits de l'écriture partipriste aurait dû déboucher sur un examen un peu plus approfondi de la question du public. Tout au long de l'analyse de Major, la question de l'effet du littéraire est posée, mais jamais en fonction d'un public aliéné qui devrait accéder à ces œuvres, découvrir ce monde, s'y identifier et trouver par là même les outils pour le transformer, pour en sortir.

Major affirme que les lecteurs de *Parti pris* sont des bourgeois qui auraient accès aux restes du banquet du rattrapage de la Révolution tranquille. La dichotomie mise en place rate, à mon avis, l'efficace problématique de la théorie du dévoilement puisque les deux publics types postulés sont réfractaires, pour des raisons différentes, à ce dévoilement du misérabilisme. Ce cloaque ne peut rejoindre ceux qui y vivent, sans discours d'accompagnement, sans ouverture pour en sortir, l'identification par la négative n'étant pas en soi une forme de conscientisation.

L'essai de Major est une réflexion importante sur la place du littéraire dans le discours québécois, surtout dans un

contexte où un rôle est assigné à l'écriture, sans que celui-ci soit prépondérant. L'étude des sources et des positionnements qu'effectue Major est complète et rigoureuse, marquée par une écriture sobre et capable de coups de gueule ou d'humour à l'occasion, mais le bilan critique qu'il dresse à la fin bute à mon sens sur deux écueils, pourtant évoqués par l'essayiste : le rabatement des sources sur la situation québécoise sans traiter des truchements qui organisent ce transfert culturel ; l'absence d'un savoir historique sur la revue, qui permettrait de saisir les choix opérés dans le contexte intellectuel des années 1960 au Québec et ailleurs. Major appelait de ses vœux, dès 1979, une histoire du mouvement partipriste. Il serait temps de la réaliser. †

« Faire cavalier seul »

Entretien avec André Major



PROPOS RECUEILLIS KARIM LAROSE

SPIRALE — Comment avez-vous vécu le commencement de l'aventure partipriste ? Quelle en était l'impulsion initiale ? Aviez-vous le sentiment que vous portiez en vous une forme d'exaspération, une révolte, un désir d'action, une indignation ?

ANDRÉ MAJOR — Ce projet d'une revue, j'en parlais autour de moi, mais sans savoir comment m'y prendre pour le réaliser. C'est Pierre Maheu qui a pris l'initiative de nous réunir pour en discuter, peu après l'arrestation des membres du FLQ, à la fin du printemps 1963. André Brochu, que je fréquentais depuis 1961, avait connu Maheu au collège Sainte-Marie et me l'avait présenté au moment où ils dirigeaient tous deux les *Cahiers de l'Association générale des étudiants de l'Université de Montréal* (AGEUM), qui publieront mes premières nouvelles. Par l'entremise de Jean-Marc Piotte, avec qui j'avais fait du scoutisme, j'ai fait la connaissance de Paul Chamberland, qui épousera ma sœur et moi la sienne — alliances qui feront long feu. Nous avons donc formé un petit cercle qui partageait les mêmes idées sur l'avenir du Québec et qui tentait de rallier certains aînés comme Jacques Godbout, Gaston Miron, Pierre Vadeboncoeur, Hubert Aquin et Jacques Ferron, avec qui je frayais alors. La revue devait constituer un Front de libération intellectuel dont la visée était assez ambiguë, car sans recourir nous-mêmes à la violence, nous nous efforcions de la légitimer en invoquant la nécessité d'une révolution. Et

c'est dans cette perspective que nous avons planifié un premier numéro pour la rentrée d'automne. Je dois avouer avoir été assez mortifié par le sans-gêne de Maheu, qui avait réécrit la présentation que j'avais faite pour ce numéro. Remis « à ma place », je me suis réfugié dans un rôle d'acteur de soutien, en me disant que c'était pour le bien de la cause.

Même si j'étais plutôt réfractaire à toute violence physique, je pouvais comprendre qu'on en vienne à certaines extrémités pour ébranler la bonne conscience des élites canadiennes-françaises et ce que nous appelions leur « bon ententisme », parce que je m'étais très tôt indigné des conditions de vie difficiles de la plupart des familles montréalaises du quartier où j'avais passé près de quinze ans, à proximité du pont Jacques-Cartier. Moi-même, je n'aurais d'ailleurs pas pu entreprendre mon cours classique sans la bourse annuelle de l'Œuvre des vocations du diocèse de Montréal, octroyée aux aspirants à la prêtrise dont j'étais alors, ce qui n'alla pas sans culpabilité quand j'ai compris que je ne prendrais jamais la soutane, comme on disait.

SPIRALE — Avant même la création de *Parti pris*, vous aviez déjà collaboré à divers journaux et revues, dont *Liberté étudiante*, qui vous avait valu en 1960 un renvoi du collège, puis *Le petit journal*, *La revue socialiste* et *Liberté*. Vous aviez donc déjà, à l'orée de la vingtaine, une certaine expérience,